

més, et parce que vous manquez de courage pour la bien goûter, vous ne sentez que l'amertume qui se présente d'abord, et vous ne goûtez point «*aromatibus meis*». La bonne odeur des derniers efface l'amertume de l'autre. Ils produisent bien une autre merveille ; ils sont trouvés si délicieux que l'on ne voudrait plus ensuite se nourrir d'autre chose et l'on s'étonne que l'on ait pu craindre un si doux aliment. On s'écrit, comme sainte Thérèse : «*ou souffrir, ou mourir*». On ne veut plus vivre sans cela ; et si l'on travaille pour Jésus, souffrir est la récompense à laquelle on prétend. Sommes-nous donc si loin du siècle des saintes ! Et ne pouvons-nous pas espérer d'en revoir quelques unes marcher sur leurs traces ? Vous l'avouerez, ma chère fille, quand j'ai considéré les grandes grâces que Notre Seigneur vous a faites depuis votre enfance, j'ai espéré que vous ayant aussi donné un cœur sensible et reconnaissant, vous aimeriez votre Dieu comme toutes ces grandes âmes.

Vous vous trouviez dans des circonstances à peu près semblables à celles où elles furent et qui contribuèrent à en faire de grandes saintes. Un ordre naissant, aidé par des hommes remplis de l'esprit de Dieu, et par-dessus tout, le Cœur de Jésus qui vous presse si fortement. Il me semble vous entendre dire : c'est bien vrai, et vous faire des reproches à vous-même. Allons, je ne veux point que vous les fassiez trop forts. Reprenez doucement courage, serrez contre votre cœur «*fasciculus myrrhae*», renouvelez votre vœu de consécration. Et Notre Seigneur et sa petite servante, nous avons tout pardonné. Je vais maintenant attendre de vos nouvelles pour vous récrire, et c'est alors que je vous ferai de nouveau quelques recommandations.

Aujourd'hui il faut me taire ; j'en ai peut-être beaucoup trop dit. Avec vous je pense plutôt que je n'écris ; c'est pourquoi vous passerez sur toutes les inutilités. J'aurais aussi beaucoup de choses à vous dire de vos nouvelles sœurs et de la maison, mais il faut encore le remettre, ayant beaucoup à écrire et n'ayant pas voulu vous laisser pour la dernière : vous ayant mise, au contraire, dans le haut de ma liste.

Adieu, ma bien chère, je ne sais encore comment vous appeler : ma sœur, c'est bien sec, je ne puis le prononcer. Ma chère fille<sup>104</sup>, celui-là est au fond de mon cœur et il s'est bien présenté le premier ; mais lorsque je pense à ce que je suis, et combien je suis indigne de me donner ce nom de mère, dont je remplis si mal les fonctions, je ne puis faire sortir de ma plume le mot qui me serait si cher.

Votre petite servante Sophie Barat

(Charry, p. 51-57 – 1920, p. 20-25)

104 Fille et Mère ne sont pas soulignées dans l'édition 1920, p. 25.

\*

« Bordeaux<sup>105</sup>, le 30 août 1806

Vive Jésus

Les promesses sont longtemps à s'effectuer, n'est-il pas vrai ? ma chère fille, depuis quinze jours que je me promettais de vous écrire, j'essaie enfin aujourd'hui, sans oser espérer que je puisse achever cette petite lettre de quelques jours. Je quitte enfin Bordeaux demain. Je m'arrête quelques jours sur la route, dans une maison de campagne à une de mes nouvelles sœurs<sup>106</sup>, pour nous reposer un peu de nos fatigues qui ont été grandes et continues, depuis que nous avons été dans cette ville. Nous n'en pouvons sortir qu'avec promesse de revenir bientôt. Je ne sais ce qui en sera et si nous pourrions la remplir. Notre saint archevêque<sup>107</sup> nous a comblés de bontés ; j'ai éprouvé une grande consolation de le voir et de le connaître. Notre bon père E.<sup>108</sup> qui se sanctifie tous les jours, et dont le Seigneur se sert pour opérer des merveilles, a été aussi pour votre Mère un sujet de contentement ; il est vrai qu'il fut court, car il partit quelques jours après pour une mission ; mais je le vis assez longtemps pour conférer de quelques affaires les plus pressées, et ma chère fille ne fut pas oubliée, je la lui recommandai fortement, il me promit qu'il s'en occuperait devant son bon Maître. Je fus satisfaite qu'une si sainte âme s'intéressât pour vous, j'espère qu'elle gagnât enfin ce que je n'avais jamais mérité d'obtenir, ou plutôt ce que j'avais empêché par mes infidélités. Ne dites pas que non ; je suis là-dessus plus éclairée que vous, je sais que cela est vrai.

Il y a quelques jours que je fus conduire nos compagnes qui partaient pour Poitiers ; tandis qu'elles passaient la Garonne, je restai sur le port à les regarder, ou plutôt à examiner les vaisseaux, en assez grand nombre, qui le bordaient de toutes parts. Bientôt, perdant de vue et de pensées mes sœurs de Bordeaux, je me transportai

105 Mère Barat a quitté Poitiers pour quelques semaines. Toutefois, cette lettre reprend des thèmes qu'elle a développés dans ses conférences à Poitiers.

106 A Saint-André-de-Cubzac, au nord de Bordeaux, chez les parents de Thérèse Maillucheau. Celle-ci était restée avec Mère Barat ; c'est d'elle dont il est question dans le *post scriptum*.

107 Charles d'Aviau du Bois de Sanzay (1736-1826). Vicaire général de Poitiers, archevêque de Vienne en 1789 ; archevêque de Bordeaux en 1802. Le fait qu'il ait refusé le serment à la Constitution civile du clergé et ait émigré, son action pastorale clandestine dans le Vivarais après son retour en 1797, ne peuvent qu'influencer favorablement le jugement de Mère Barat.

108 Le Père Enfantin, ancien Père de la Foi que l'archevêque de Bordeaux avait fait venir dans son diocèse comme missionnaire. La Société des Pères de la Foi, dissoute en 1804, était poursuivie de la vindicte de Fouché, ministre de la police. D'où cette simple allusion, par crainte de la censure. Dans son *Journal*, à l'abri de la censure postale, Mère Barat parle du Père Enfantin (A 337, f. 29, 40–Virnot, p. 32).

sur votre montagne, et il me semblait que nous nous trouvions toutes deux dans cette ville, prêtes à nous embarquer sur un de ces vaisseaux, pour aller, enfin, où vos désirs vous appellent. Que j'aurais voulu que vous eussiez partagé la vue de ce beau port, qui ne devint néanmoins intéressant pour votre Mère que par les pensées qu'il lui fournit. Quelques jours avant, le père E. m'avait donné des nouvelles de la Chine, il les avait même notées, et j'ai cru vous intéresser en les transcrivant ici.

« Plusieurs lettres écrites par les missionnaires des Missions étrangères qui travaillent maintenant dans la province de Sutchien<sup>109</sup>, en Chine disent : que 5181 infidèles y ont embrassé la foi l'année dernière, que 6039 enfants ont été baptisés. Les mandarins ne reçoivent plus les dénonciations que les païens avaient coutume de faire. Il y a un évêque, quatre missionnaires et 19 prêtres chinois. On y compte 12 villes du premier ordre, 19 du second ordre, et 110 du troisième. Le nombre des chrétiens y monte à 48 000. La province a 300 lieues de l'est à l'ouest, et 200 du nord au sud. Il y a 64 écoles chrétiennes, dont 34 de garçons et 29<sup>110</sup> de filles ».

Vous allez vous écrier : Que Dieu est bon ! n'est-il pas vrai ? Cela ne suffit pas, ma chère fille, il faut aussi que vous deveniez bonne. Le Seigneur veut, pour travailler à son œuvre, des âmes qui l'aiment et qui le prouvent, par leur fidélité à acquiescer les vertus de ses saints, que son amour est véritablement dans leur cœur. Ainsi, l'humilité, la douceur, la charité, la patience, doivent être les vertus familières des apôtres de cette nouvelle chrétienté. Il faut en tout l'esprit de notre aimable Sauveur. Faites donc vos efforts pour l'acquiescer, et surtout, en nourrissant vos désirs, faites des actes de conformité à la volonté de Dieu, en acceptant d'être privée de ce bonheur, si tel était son bon plaisir, et s'il voulait seulement se contenter de votre bonne volonté. Alors, priez pour ceux qui sont occupés aux missions, mortifiez vous à cette intention, et vous y travaillerez quoique éloignée. Souvenez-vous de la faveur que Dieu a faite à Marie d'Agreda<sup>111</sup>, dévorée du même désir. Sans doute vous ne méritez pas que le Seigneur vous accorde la même faveur ; mais il peut agir de même invisiblement et vos peines peuvent produire les mêmes fruits, si elles sont accompagnées de la pratique des mêmes vertus, sans lesquelles tout ce que vous demanderez obtiendra peu, comme vous le savez.

109 Province du Sichouan (mais aussi Set Chouen et Sseu Tchou'an). Cette région était comprise dans le vicariat apostolique du Szechwan, confié aux Missions étrangères de Paris.

110 Le total n'est pas exact ; ce chiffre est aussi repris dans l'édition de 1920.

111 Franciscaine espagnole (1602-1665), auteure de la *Cité mystique de Dieu* (Madrid, 1620).

Il me tarde de recevoir de vos nouvelles. Sans doute je trouverai une lettre de vous à Poitiers. J'ai ce désir parce que j'espère que vous m'apprendrez que vous aimez notre Seigneur, que vous êtes comme le divin modèle : « *douce et humble de cœur* »<sup>112</sup> ; du moins que vous travaillez généreusement à le devenir.

Adieu, ma chère fille, le Seigneur a béni vos soins ; je ne me suis plus ressentie de ma maladie, depuis mon départ de Lyon. Saluez votre Mère et vos Sœurs de ma part. J'écirai à la première à mon arrivée à Poitiers. Croyez à la tendre affection que je vous ai vouée dans le Cœur de Jésus.

Votre Mère et amie

Sophie Barat

P.S. Une de mes nouvelles compagnes<sup>113</sup> qui est demeurée pour me tenir compagnie, vous offre ses respects ; elle vous écrira bientôt ; c'est un excellent sujet, rempli de vertu et de talents. »

(Charry, p. 59-62 – 1920, p. 25-28)

\*

Poitiers, le 10 novembre 1806

Vive Jésus, vive sa croix<sup>114</sup>

Chaque jour que je retarde votre réponse me fait souffrir, ma chère et bien chère fille... La pensée que je pourrais peut-être adoucir vos peines, en vous donnant quelque avis, ne me permet plus de retarder. Croyez que je mets au nombre de mes sacrifices l'impossibilité de vous écrire plus souvent. Les détails, que vous me donnez dans votre lettre, m'ont fait de la peine par rapport à vous et par rapport à celles qui partagent vos inquiétudes. J'espère cependant que la visite que vous a faite un de vos amis, et celle que se propose Mr Alexandre<sup>115</sup>, mettront fin, ou du moins adoucissent les plaies de votre cœur : que je le désire ! et que je vais demander pour vous cette grâce, avec persévérance. Les peines qui vous travaillent sont la suite de plusieurs engagements que vous avez pris avec votre Époux et dont vous devez vous féliciter ; mais il est des moments où il faut être soutenu et encouragé. L'épreuve par laquelle vous fait passer votre divin Maître le demandait ; et il ne vous en refusa point les moyens, seulement il voulut que la foi fût plus vive, que vos sentiments fussent bien purs, que vous agissiez

112 Ce n'est pas souligné dans l'édition 1920.

113 Thérèse Maillucheu. Sa vie a confirmé l'impression ressentie dès cette rencontre par Mère Barat.

114 Ne figure pas dans 1920, p. 28.

115 Un Père de la Foi. Il s'est surtout manifesté plus tard.